

2024



ARTMESSIAMÉ
RÉSIDENCE D'ART CONTEMPORAIN



INTRODUCTION

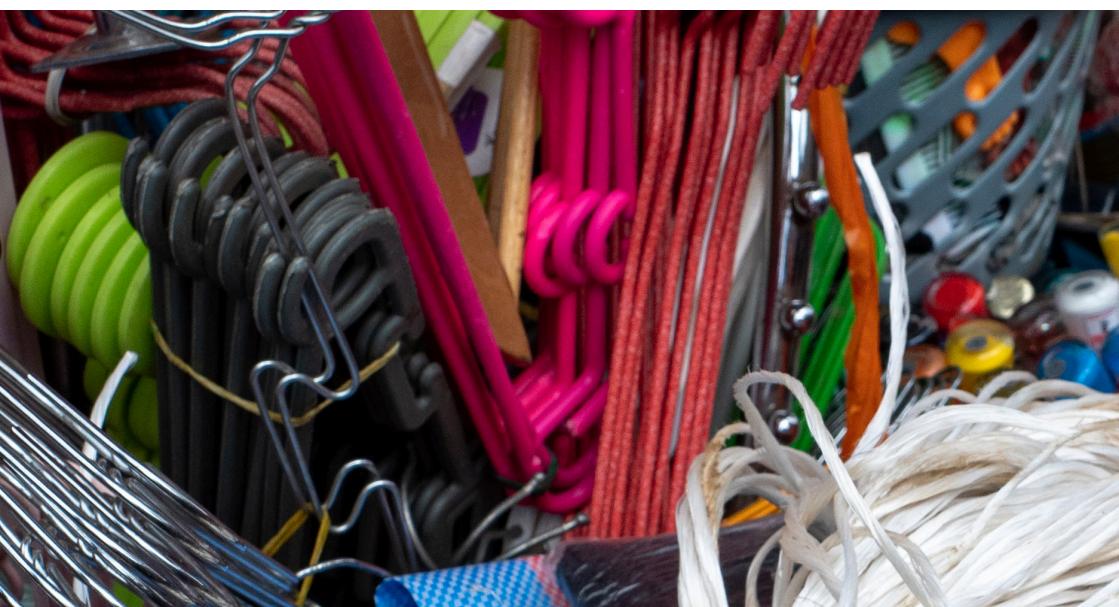
Le chiffre 5 a toujours été chargé de symboles forts: les cinq doigts de la main qui travaillent ensemble malgré leurs différences, les cinq sens qui nous permettent de ressentir le monde, ou encore les cinq continents qui représentent la diversité de l'humanité. Cette cinquième édition d'ArtMéssiamé reflète parfaitement cette idée. Elle marque la fin d'un cycle tout en ouvrant la porte à un nouveau départ, invitant à la création et à l'audace.

Depuis ses débuts, ArtMéssiamé a su transcender les frontières, réunissant des artistes, des penseurs et des étudiants d'Afrique, d'Europe et d'ailleurs, autour d'une vision

commune: celle d'un art vivant, collectif, universel et profondément humain. Pendant deux semaines, les artistes ont laissé parler leurs mains et leur cœur, explorant librement leurs idées et repoussant les limites de leurs pratiques par des œuvres qui explorent des thèmes profonds comme la culture, l'identité et notre rapport au monde.

À travers chaque création, les artistes ont interrogé leurs racines, partagé leurs visions et ouvert des fenêtres sur la diversité des expériences humaines.

Ces œuvres, chargées de sens, reflètent l'âme de cette cinquième édition, où l'art devient un moyen de dialogue et de découverte.



ARTMÉSSIAMÉ

Cependant, ArtMéssiamé, ce ne sont pas que des œuvres; c'est une rencontre, une transmission, un dialogue. Cette année encore, les participants de l'atelier d'écriture ont été au cœur de cette aventure. Avec curiosité et enthousiasme, ils ont partagé le quotidien des artistes, découvert les secrets de leur processus créatif, et surtout, tissé des liens durables. Ces échanges ont éveillé en eux des vocations, transformant de simples observateurs en de véritables acteurs. La saison 2024 a prouvé que l'art n'est pas seulement une question d'esthétique, mais aussi une manière autre de regarder le monde.

ArtMéssiamé a poussé comme un carambolier. Les caramboles que porte aujourd'hui l'arbre ont chacune cinq crêtes renvoyant à la quintessence de l'art et ses corrélatifs, et une couleur unique, symbole d'une unité dynamique.

STÉPHANIA KUEDVIDJEN





Le Poids des Vagues est une œuvre de fiction expérimentale de 5 minutes, née lors de la résidence ArtMéssiamé 2024. Ce film dénonce les entraves à la liberté d'expression et le système oppressant dans lequel l'artiste et son entourage sont plongés.

Avec un ton à la fois ironique et dramatique, deux personnages mis en scène se mettent à dialoguer : le premier ligoté menant une lutte pour s'échapper, le second vêtu de manière élégante comme un libérateur. Il pousse le prisonnier à prendre conscience, à faire un choix. Avec assurance, il lui rappelle qu'il ne peut pas fuir. Cette confrontation soulève des questions sur l'autocensure et les limites que la société impose à l'individu. Ce travail d'introspection met en lumière les luttes émotionnelles et psychologiques de chacun.

L'artiste laisse lire dans son film : «Quand on ne peut pas parler, on écrit, on crée, on crie autrement.»

C'est avec ce propos que nous pouvons résumer l'objectif de Parmenas Awudza : encourager chacun à briser le silence et à s'exprimer face à l'oppression.

Réalisée à la plage, l'œuvre montre la résonance des vagues comme des hauts et des bas de la quête de soi. Pour présenter son œuvre, l'artiste la projette au plafond, incitant le spectateur à être dans une posture en référence à son personnage enchaîné.

Un rideau de cordes entoure la projection. Une installation dans laquelle le spectateur se voit immergé dans une bulle en contre-plongée.

La passion de Parmenas Awudza pour la photographie a fleuri à l'âge de 16 ans, lorsqu'il a découvert que l'appareil photo pouvait devenir un puissant outil d'expression. Autodidacte, il a appris à capturer des moments de la vie quotidienne, à saisir des émotions brutes et à raconter des histoires à travers ses images. Il se voit pour la première fois mettre en place une installation à la résidence ArtMéssiamé. Cette approche lui offre un cadre pour explorer différents matériaux et techniques.

Chacune de ses réalisations est une invitation à contempler la beauté de notre environnement et à nous interroger sur les défis qui nous entourent.

***PARMENAS
AWUDZA***



LE Poids des vagues

*MAXIME
BAGNI*





Artiste plasticien français, Maxime Bagni s'intéresse à des processus créatifs alternatifs, voire marginaux, comme la copie, la falsification ou le vol. Son goût pour l'étrangeté et l'ambiguïté le pousse à employer des matériaux non conventionnels pour réaliser ses installations.

Au cours d'ArtMéssiamé 2024, l'artiste réalise une œuvre à base de bidons alimentaires. Ces derniers sont découpés minutieusement en deux parties symétriques recouvertes de vitres.

À l'intérieur de ces contenants, Maxime Bagni crée ainsi un second espace d'ex-

position. Symboliquement, ces objets de transit évoquent des flux de marchandises et de passagers. Le poème à l'origine de cette installation reprend l'idée de déplacement et propose une réflexion sur l'identité construite par effet de miroir et d'imitation : on se construit avec la tromperie. Tandis que certains bidons renferment du verre cassé, amplifiant la lumière, d'autres contiennent des tissus batik ou encore des mèches, faisant écho à un cocktail Molotov. Cette création est non seulement un moyen de mettre en valeur ce qui semble insignifiant, mais aussi de parler d'une certaine dangerosité.







Lors de sa résidence à ArtMéssiamé, Lorie Bayen El-Kaim nous invite à un voyage dans l'ordinaire sublimé.

À travers des dessins inspirés des environs de Baguida et Togoville, elle capte l'essence des plats, maisons et objets du quotidien.

Ces éléments anodins deviennent des fragments de mémoire, des témoins vibrants de saveurs, d'odeurs et d'instants partagés.

Dans cette exposition, chaque détail parle : le poisson, symbole de fluidité et de spiritualité, glisse entre l'imaginaire et le tangible. Les maisons, elles, ancrent le spectateur dans une réflexion profonde sur l'enracinement, la mémoire, et la diversité des expériences humaines. L'agencement des dessins, disposés en cercle autour de bols métalliques, évoque un rassemblement communautaire chaleureux, un moment suspendu où chaque spectateur est invité à ajouter sa propre histoire à la mosaïque collective.

Les textiles floraux et les matériaux simples (papier, pagne batik) renforcent l'intimité de l'ensemble. Ici, l'art devient accessible, modeste, mais porteur d'une universalité puissante.

Dans cette quête artistique, Lorie élève les objets du quotidien à un rang insoupçonné. Elle nous pousse à interroger ce que nous consommons ou ignorons avec une attention presque mécanique. Chaque dessin, d'une simplicité visible, recentre notre regard.

À travers ses traits délicats, l'artiste fait émerger une poésie brute. Mais l'expérience ne s'arrête pas là. ArtMéssiamé devient un espace de dialogue et de mémoire partagée, où chaque visiteur, face à l'œuvre, revisite ses propres souvenirs. Les fragments de vie proposés par Lorie s'assemblent comme les pièces d'un puzzle pour former un patrimoine collectif vibrant. Pour conclure cette aventure, elle pense à une performance. Elle cuisine au milieu de l'exposition un plat inspiré des histoires des participants de la résidence. Son message est clair : il y a de la beauté dans les moindres recoins du quotidien, et cette beauté mérite d'être célébrée.

Lorie, artiste designer et scénographe française, se tient à la croisée des chemins entre imagination et réalisme. Inspirée par les lieux et les gens, elle transforme l'ordinaire en extraordinaire. Sa passion pour les émotions et les souvenirs transparaît dans chaque trait, chaque couleur, chaque composition. Ses œuvres racontent des histoires simples mais universelles.

En dessinant les plats favoris des gens, elle capte l'essence du partage et de la convivialité. Les maisons qu'elle représente semblent habitées, dotées d'âme et d'humanité. Et tout cela, réalisé avec une palette audacieuse et lumineuse, capable d'insuffler vie et chaleur aux objets les plus banals.

*LORIE
BAYEN
EL-KAIM*



NROUROU KPÉKPÉ

**BANTAN
KANTE**



DJONOU BÉ WÉ





Dans son atelier, à l'étage de la résidence, Bantan Kante fait délicatement glisser son outil de gravure sur la surface d'une grosse calebasse ronde. À chaque incision, des souvenirs de perles colorées, de coiffures traditionnelles, ou encore d'histoires murmurées par sa mère, refont surface.

Bantan Kante suspend les calebasses dans son installation. Elles semblent flotter, prêtes à conter les songes de l'artiste. Sur leurs surfaces, des tracés s'entrelacent en un subtil ensemble décoratif. Des fleurs en mosaïque rouge, brune et orange s'imposent au sommet de chaque côté de la calebasse. Leurs tiges délicatement sculptées s'étirent jusqu'au bas, où des cauris incrustés célèbrent et la transmission culturelle de l'Afrique. Les trous volontairement faits par l'artiste créent des jeux de lumière, ajoutant une

dynamique mouvante à l'œuvre. Au bas de la calebasse, des motifs géométriques gravés rappellent des toiles ou des filets.

À travers ses créations, Bantan Kante crée un dialogue entre héritage traditionnel et modernité, transformant un simple objet du quotidien en une œuvre porteuse de mémoire collective. Refusant les conventions d'exposition, elle invite à l'interaction et propose une scénographie immersive pour un art vivant et accessible.

Plutôt que de chercher immédiatement à vendre ou à exposer dans les galeries, l'artiste privilégie l'expérimentation. Elle avance pas à pas, en laissant place à l'imprévu et à l'intuition. Chaque calebasse devient alors une œuvre unique : c'est un véritable appel au dialogue pour ceux qui la découvrent.







L'art sublime l'existence.

Surtout lorsqu'il est porté par l'imaginaire de Pauline-Rose Dumas.

Artiste aux multiples facettes, toujours en quête de nouvelles expériences, elle pose sa valise créative à ArtMéssiamé pour une résidence pour explorer le textile, le dessin et l'installation. De cette immersion à Lomé, naissent deux œuvres, qui traduisent son regard sur le quotidien et l'universel. La première création est une série de seize dessins, comme un journal intime de ces seize jours au Togo. Elle emploie des couleurs (vives ou froides) qui animent cette œuvre. Chaque partie assemblée forme une seule et même pièce.

Dumas propose un parcours itinérant dans l'intimité de sa chambre et de l'environnement qui l'entoure, ici à Lomé.

Entre les lignes et les formes, se dévoilent des plantes, des lits, des prises électriques, des fils : autant de symboles glanés dans les rues, au marché, ou lors de ses déambulations.

S'adapter à l'environnement qui l'entoure est le cœur de son approche.

Tel un caméléon, Pauline-Rose Dumas réinvente ses outils et ses gestes, pour chaque projet. La seconde création est une installation qui réunit deux palettes de bois peintes, transformées en supports pour ses pagnes batiks. Elle réalise ces derniers avec les artisans togolais.

Ces tissus, aux motifs organiques et abstraits, sont exposés dans une mise en scène évoquant les étals des femmes vendeuses de pagne dans les marchés de Lomé. Cela évoque tout de suite les célèbres Nana Benz d'Assigamé.

La juxtaposition des textures et des éléments suggère une réflexion sur les connexions entre le brut et le raffiné, le matériel et le tangible. En rappelant l'adage « Une seule brindille ne fait pas le balai. », cette installation explore la force des traces, tout en valorisant l'histoire que chaque élément transporte.

Pauline-Rose Dumas est une artiste qui nous emporte dans les vagues de sa poésie. Les formes sont comme une danse, elles nous invitent à plonger dans la chorégraphie de son itinérance.

PAULINE-ROSE DUMAS



TAYÉ-TAYÉ

**MAZOCLET
TONINFO**

ADAKAWODU





Mazoclet Toninfo, dans son installation, développe une œuvre à la fois éclectique, spirituelle, écologique et profondément symbolique. À travers des objets du quotidien comme des balais, des bouteilles plastiques ou des filets, il interroge les notions de vie, de mort, et de transcendance. Son œuvre engage une réflexion environnementale en résonance avec les matériaux utilisés.

Pour l'artiste, les balais représentent les êtres humains, en leur attribuant une valeur anthropomorphique, il ouvre une dimension spirituelle. Ces objets, souvent perçus comme utilitaires, deviennent ici des corps fragiles et vulnérables. Les brins de balai évoquent la multiplicité des chemins de vie, leur complexité et leur finitude. Les balais, bien qu'unis les uns aux autres, pourraient chacun représenter une individualité, une existence, un souffle unique dans le grand cycle de la vie.

Le choix de structurer l'installation de manière ordonnée, presque funéraire offre une certaine solennité. Les balais allongés et attachés évoquent une procession ou une mise en bière, un rappel que la mort est une étape inévitable dans l'expérience humaine. Cependant, les éléments plastiques et colorés, comme les bouteilles ou les filets, apportent une contradiction visuelle, une forme de vie ou d'énergie qui

persiste au-delà de l'apparence morte, symbolisant peut-être l'âme ou l'essence spirituelle. C'est aussi un dialogue entre écologie et spiritualité. L'œuvre invite à une double réflexion ; d'un côté, l'impact de l'activité humaine sur la planète, matérialisé par la présence des déchets plastiques, de l'autre, la spiritualité, où chaque élément devient porteur de signification transcendante. Mazoclet montre que l'homme, comme la nature, est éphémère, mais que ses actes positifs ou destructeurs perdurent au-delà de lui-même.

L'artiste cherche la tension entre le sacré et le profane en utilisant des objets modestes et des déchets. Il propulse leur fonction initiale pour les éléver au rang de symboles sacrés. Le contraste entre l'ordinaire et l'extraordinaire souligne la tension entre le matériel (les restes de la consommation humaine) et l'immatériel (l'esprit, l'âme, la mémoire collective).

L'œuvre, par sa simplicité et sa richesse narrative, pousse le spectateur à une introspection. Elle rappelle que chaque vie, comme un balai, finit par s'user et disparaître, mais qu'elle peut, à travers ses actions et son essence spirituelle, laisser une trace durable. Cette réflexion sur la mort n'est pas sombre, mais méditative, presque apaisante, évoquant un cycle universel où tout se transforme.







Connue pour ses peintures pointillistes, mêlant couleurs et formes, Rouquaiya Yerima est une artiste togolaise polyvalente. Sa pratique artistique englobe la peinture, la sculpture, ainsi que la conception de décors et de costumes de théâtre. Elle représente une expression holistique de l'individu et de la communauté. Le parcours de Yerima est une quête de dialogue. Son histoire personnelle s'entrelace avec les récits de société et de résilience collective.

Lors de sa résidence à ArtMéssiamé 2024, elle explore la sculpture. Elle assemble des morceaux de bois, d'écorces, de fers et de matériaux recyclés pour donner naissance à une sculpture évoquant une silhouette humaine. À la fois objets tangibles et gestes symboliques, elle invite à une réflexion sur la douleur des plantes. Yerima s'interroge sur leurs sentiments après leur mort ; qu'elle soit causée par le cycle naturel ou par une tragédie du destin. Dans le processus d'assemblage de ces fragments, elle imagine une expérience

de vie commune ; une sorte de réincarnation. L'œuvre est désormais une mémoire collective.

Cet être sculpté arbore un visage en grillage rempli de morceaux de bois et un cœur symbolique entouré de huit fers à béton. Des signes, semblables à des entailles, parsèment la sculpture et évoquent des codes identitaires et des mémoires du passé. L'artiste s'interroge sur les émotions qui émergent après la mort des plantes. Cette forme unifiée témoigne des histoires multiples qu'elle incarne. L'œuvre rend hommage à l'interconnexion des vies, c'est une expression de résilience et de continuité.

La pratique artistique de Rouquaiya Yerima met en lumière le pouvoir transformateur de l'art. À travers cette création, elle lance un appel à l'action : repenser le vivre-ensemble autour de l'équité sociale. Elle nous rappelle que la créativité n'est pas seulement un acte d'expression personnelle, mais aussi une forme de partage et de régénération collective.

ROUQUAYIA YERIMA



KODJOKPLI, LA BEAUTÉ D'UNE VIE NOUVELLE

**KELLY
CHERY
BOEGLY**





Au cours de la résidence ArtMéssiamé 2024, Kelly Chery Boegly approfondit la quête de ses héritages culturels.

Dans l'œuvre principale qu'elle présente, l'artiste française d'origine martiniquaise assemble des fragments de territoire pour n'en faire qu'un.

Elle dessine sur des morceaux de papiers de soie juxtaposés. A l'encre de chine, elle mêle des espaces qu'elle a fréquentés : une carte du Togo fendue, une partie de la Martinique, la Guadeloupe, Busseau (commune française) ou encore un quartier de l'Ile-de-France.

À travers l'utilisation d'un matériau aussi délicat, Kelly Chery Boegly souhaite refléter la fragilité des liens entre ces territoires divisés, tandis que son dessin appelle à une union symbolique.

Pour elle, cette œuvre représente un retour aux sources, une manière de projeter ses aspirations et de se retrouver. Par l'association des cartographies qui habitent l'artiste, elle propose une terre accueillante faisant le lien entre passé, présent et futur.

Ce travail est aussi le moyen de dialoguer avec Mazoclet Toninfo, artiste plasticien contemporain béninois. Il a ajouté à l'œuvre une touche colorée avec des tesselles qui deviennent des lumières dans un paysage monochrome.

Pour Kelly Chery Boegly, cette œuvre est l'essence même de sa conception de la culture : le mélange.







Il y a des noms qu'on oublie, mais le sien résonne comme une promesse :
Lina Mensah, artiste photographe togolaise.
Depuis toujours, elle ne se contente pas de capturer des images, elle raconte, éveille et inspire.
Sous son objectif, chaque jugement cinglant de la société se transforme en cri, en projet, en invitation au changement.

Pour la résidence ArtMéssiamé 2024, Lina présente deux œuvres : l'aboutissement d'un projet de longue durée et une création inédite, réalisée au cœur de la résidence.

Le premier est un prolongement du travail initié à la Villa Karo, centre culturel béninois. Ce projet « Zman » se veut en constante évolution. Il explore les rêves des conducteurs de taxis-motos, ces piliers souvent invisibles de la société urbaine de la sous-région d'Afrique de l'Ouest.

Avant d'entamer nos échanges, Lina confie : « À chaque course, chaque conversation avec les Zmen, j'ai découvert des vies insoupçonnées, des rêves cachés sous le poids du quotidien ». Avec Zman, Lina choisit une narration visuelle optimiste : elle met en lumière ce métier souvent perçu comme précaire, en dévoilant les désirs qui animent ces hommes. Pour cela, elle met en scène les Zmen, qui passent un à un devant un mur, où sont projetées des images qui symbolisent leurs rêves comme un gros camion, des notes de musique ou bien des tondeuses. Puis, Lina Mensah capture cette mise-en-scène. Les images proje-

tées présentent trois métiers : un camionneur, un musicien et un coiffeur.

Lina décrit son travail comme une prière visuelle : chaque image devient une amulette, un poteau mitan qui relie l'homme à son rêve. Par la puissance de la parole et de l'imagination, elle croit que les désirs peuvent se concrétiser. Elle est, en ce sens, une guide, prête à éclairer le chemin de ces hommes vers leur destinée.

Sa seconde œuvre créée en dialogue avec les autres résidents d'ArtMéssiamé, prend la forme d'une toile où s'entrelacent textes, peintures et collages photographiques. Cette création est une ode à la mer, espace à la fois sublime et tragique.

Inspirée par ses souvenirs de plage et sa sensibilité, Lina explore l'océan comme une mémoire collective. Elle s'interroge : « Que faisons-nous à la plage, face à l'immensité de l'océan ? Que ressentons-nous devant cette mosaïque d'histoires et de souvenirs ? »

Sa toile n'est pas qu'une œuvre visuelle, mais une boussole. Elle nous guide vers nos valeurs, nos souvenirs et notre devoir de transmission. Ce tableau, fruit d'une collaboration, se fait le témoin de l'humanité face à la mer, refusant l'oubli et exigeant une mémoire vivante. Lina Mensah est avant tout une âme lumineuse. Par la photographie, elle révèle l'invisible.

*LINA
MENSAH*



VAGUE DE RÊVE

KWAMI DA COSTA

AZATA



Adi améno, l'enterrement de placenta, est une cérémonie traditionnelle très répandue dans la tradition togolaise, phénomène à la fois social et spirituel qui se joue dans l'intimité familiale. Le placenta, bien plus que l'enveloppe qui porte l'enfant pendant neuf mois, est considéré comme le frère jumeau du nouveau-né. C'est aux hommes, au sage de la famille ou au fils aîné, que reviennent l'honneur et la tâche d'enterrer le placenta, généralement dans un recoin de la concession familiale. Un trou est creusé, dont le fond est tapissé de kpatima (hysope), plante purificatrice aux nombreuses vertus. Ce lit végétal accueille le placenta et le recouvre avant que le trou ne soit rebouché et n'accueille à son tour, en souvenir de l'événement et pour la mémoire future de l'enfant, un arbre fruitier.

« Où ton placenta est enterré, tu reviendras » dit-un proverbe, qui montre le lien indéfectible que cette cérémonie met en jeu entre l'enfant et sa terre natale, mais aussi entre celui qui officie et l'enfant, en miroir du lien premier qui l'a relié à sa mère.

En 2012, ma fille est née. C'est moi qui ai enterré son placenta. Je la sens unie à moi, et moi à elle, par une force infaillible, un amour inconditionnel, un lien invisible.

Si le placenta a cette valeur symbolique et spirituelle si forte au Togo, ce n'est pas le cas dans tous les pays d'Afrique de l'Ouest. Un récent voyage, une traversée du Togo au Sénégal par voie terrestre, en passant donc par le Burkina Faso et le Mali, m'a permis de récolter de nombreux témoignages sur les pratiques propres à chaque pays, voire à chaque village ou chaque famille. Qu'en est-il de l'Occident ?







REMERCIEMENTS

Notre première reconnaissance va aux neuf artistes, qui ont fait de cette résidence un lieu de partage, de création et de rencontre, ainsi qu'au six participants de l'atelier d'écriture pour leur implication active.

Un grand merci à nos partenaires pour leur soutien indispensable à la tenue de cette cinquième édition : ESIG Global Success, son Directeur Général Robert Kokou Sedjiro, son Général Antoine Toglo, ainsi que Emmanuel Kenou et

Thérèse Quachie ; l'Atelier Eric Wonanu.

Pour leurs interventions et leur soutien, nous souhaitons également adresser notre gratitude à Kangni Alem, Sename Agbodjinou, Kossi Assou, Sokey Edorh, Melissa Ilboudo Houadjeto et Charbel Coffi Houadjeto.

Pour leur aide indispensable à la communication, nous remercions Abla Françoise-Tatiana Amedessou et Komi Franck Espoir Klugan.



ARTMESSIAMÉ

Nos sincères remerciements envers celles et ceux qui ont adouci notre quotidien : Dayovo Agbomedji, Kpakpo Makouvia et Odile Zounon.

Et pour leur soutien infaillible : Latercio Dogbesse, Zoé Monti et Eric Wonanu.

L'équipe ArtMessiamé 2024 : Daniel Agbenonwossi, Louisa Chaton, Juliette Corne, Kwami Da Costa, Juliette Delecour, Elom Makouvia, Kokou Ferdinand Makouvia, Théo Nennig, Obed Nyamakou, Elotodé Sokpoh.





ATI
ARIÉSSAMÉ

Bonassini
MUSÉE HABU ANTI

Togocom

AFRIQUE

© Photographie et Graphisme Théo Nennig
Les oeuvres et les textes sont soumis au droit d'auteur et sont la propriété exclusive de leur auteur.



atelier
ericwonanu